Les stèles d'Aksum

Vers la fabrication d'un symbole national éthiopien

Serge Dewel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20803>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.20803

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 515-550

ISBN : 978-2-7132-2686-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Serge Dewel, « Les stèles d'Aksum », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 227 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20803> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.20803>

Les stèles d'Aksum

Vers la fabrication d'un symbole national éthiopien

L'Éthiopie, contrairement à d'autres pays africains, ne connut pas le stade du déboulonnage des statues du colonisateur. Occupée militairement par l'Italie (1935-1941), l'Éthiopie ne fut, cependant, pas colonisée. En revanche, à l'instar des États-nations africains en construction, elle dota sa capitale, Addis Abäba, de monuments publics destinés à représenter pouvoir et souveraineté, dès les années 1920. Certains d'entre eux devaient exprimer à la fois l'épaisseur considérable de la couche historique « nationale » et les racines bibliques de la dynastie et la légitimité du pouvoir en place, en s'inspirant pour cela des témoignages les plus anciens de la culture matérielle éthiopienne.

Le patrimoine archéologique éthiopien est important, par son ancienneté et son ampleur. Il a été exploré (Bruce 1790 ; Raffray 1876 ; Bent 1896), puis reconnu et scientifiquement étudié de longue date (Littmann 1913 ; Coulbeaux 1929 ; Kammerer 1926 ; Azaïs & Chambard 1931, etc.). Parmi les artefacts et monuments du passé, les stèles d'Aksum¹ sont certainement celles qui ont le plus retenu l'intérêt du pouvoir éthiopien au cours du xx^e siècle, suivant des modalités et des enjeux qui varièrent selon le contexte politique — national et international — et la nature des régimes. Ces stèles, visibles dans la localité d'Aksum, marquaient des tombes à hypogée et furent érigées entre 150 et 450 AD ; les plus hautes dépassant les vingt mètres. De leur « exhumation » par la mission allemande de 1906 (DAE, Deutsche Aksum-Expedition)² commanditée par l'empereur Mənilək II, à leur intégration par divers architectes

1. La cité antique d'Aksum (sur le plateau du Təgray à 2 200 mètres d'altitude) est le site éponyme du royaume qui se développa dans le nord de l'Éthiopie et sur le rivage de la mer Rouge. À son apogée, du II^e au VI^e siècle AD, Aksum contrôlait le port d'Adulis et le commerce sur la mer Rouge, en particulier des denrées de luxe acheminées dans le monde romano-byzantin. Les vestiges les plus spectaculaires de la culture aksumite sont les stèles funéraires.
2. La DAE, mission archéologique allemande conduite par Enno Littman, fut la première campagne de recherche et d'étude scientifique consacrée à Aksum et son rayonnement, à partir de 1905, à l'invitation de Mənilək II.

et artistes officiels sous forme d'un motif dans des monuments historicistes³ constituant l'embryon d'un style architectural et décoratif national, les stèles d'Aksum ont acquis un réel statut de figure héraldique, voire de symbole de la nation (Fig. 1).

Depuis la fin du XIX^e siècle et sa confrontation avec les puissances colonisatrices, l'Éthiopie avait dû développer des moyens d'affirmer sa souveraineté et la consistance historique de la nation. Afin d'illustrer la légitimité de son pouvoir, Haylä-Səllase I^{er} (règne 1930-1974) eut recours, entre autres, à la représentation des stèles d'Aksum dans les monuments érigés à l'occasion des festivités de son couronnement, en 1930. Ce choix faisait référence à un passé glorieux et à un âge d'or mythique. Ainsi, l'empereur amorça un mouvement historiciste dans lequel le profil des stèles d'Aksum occupa dès lors une place importante. Addis Abāba devint le théâtre de l'émergence d'un style national, d'orientation historiciste. Les témoins de cette production ont disparu pendant l'occupation italienne (1936-1941), détruits ou emportés en butin de guerre (Pankhurst 1987 : 119 ss), mais ils apparaissent sur d'anciens documents graphiques.

Resurgi après la Libération (1941), ce « style national » continua de se développer jusqu'au XXI^e siècle. Les stèles d'Aksum ont décoré les pavillons de l'Éthiopie à quelques Expositions universelles (Montréal 1967, Hanovre 2000, par exemple) et ont illustré des générations successives de billets de banque. Lors des événements les plus importants, elles sont inlassablement mobilisées (dans les années 1950 et 1960), ressorties de la nuit des temps éthiopiens, en marge d'un style moderniste « international », ou en s'y superposant, et mises en œuvre par le pouvoir. Seul le régime militaro-marxiste du *Därg*⁴ n'eut pas recours à son image : les symboles du régime impérial ont été rejetés par les tenants d'un ordre social nouveau.

Le développement d'un style historiciste — en architecture et/ou dans les arts décoratifs — participe, certes, d'une préoccupation patrimoniale, mais surtout de la volonté politique d'établir un ancrage dans un passé, historique ou supposé comme tel. Il s'agit donc de reproduire des formes empruntées à l'expression plastique et architecturale d'un « âge d'or » auquel on veut se référer, et de les intégrer dans les réalisations nouvelles. Cette démarche

3. Nous faisons référence à l'historicisme, non en tant que doctrine philosophique, mais à un style architectural ou artistique dont l'inspiration principale est constituée des réalisations du passé (et d'une époque en particulier). Il s'agit aussi de la pensée associée à cette démarche.

4. *Provisional Military Administrative Council*, organe militaire appelé *Därg* (Conseil) qui assura le pouvoir depuis la Révolution éthiopienne de septembre 1974. Officiellement dissout en 1987 et remplacé par la République démocratique populaire d'Éthiopie, elle fut aussi dirigée par Mängəstu Haylä-Maryam, jusqu'à sa chute en mai 1991.

revient à revendiquer un passé et ses manifestations, tout en établissant un lien héréditaire. Cette volonté est génératrice de patrimoine, dans la mesure où celui-ci est envisagé comme un héritage (Babelon & Chastel 1994 : 49), car l'expression d'un style historiciste établit une filiation entre des monuments anciens et des acteurs postérieurs. Ce faisant, le style historiciste opère aussi comme un catalyseur de la construction identitaire.

Notre propos est donc d'aborder et d'illustrer le remploi, à la période contemporaine, de motifs artistiques de l'Éthiopie ancienne. Après avoir (1) documenté l'importance que revêt la question de la souveraineté en Éthiopie et comment elle conditionna l'idée contemporaine de la nation — et ainsi la nécessité de la représenter —, cet article se propose (2) de retracer les références qui ont été faites aux stèles d'Aksum, en tant qu'icône, lors de l'ébauche d'un style national éthiopien, d'analyser l'émergence — ou la résurgence — de ce thème en apportant un éclairage particulier aux enjeux politiques et identitaires des époques concernées et (3) de s'intéresser au rôle politique joué par cette icône (et le patrimoine qu'elle représente), depuis 1906 (premières recherches archéologiques) jusqu'en 2008, date de la réinstallation à Aksum d'une stèle qui avait été emmenée à Rome en 1936 et restituée en 2005 après un long bras de fer diplomatique (Pankhurst 1999 ; Ficquet 2004 ; Santi 2014). L'inauguration, de ce qui était devenu un symbole national, se fit en grande pompe, au moment de la célébration du Millénaire éthiopien et à la veille d'inaugurer l'ère éthiopienne de la « Renaissance africaine »⁵. Tout ceci concourt à conférer à la silhouette des stèles d'Aksum un statut de symbole national partagé par des pouvoirs successifs⁶.

Genèse d'un symbole national

La souveraineté, une préoccupation majeure en Éthiopie

Si le XIX^e siècle est celui de la confrontation au monde mis en connexion (Rosenberg 2012 ; Osterhammel 2014), l'Éthiopie n'a pas échappé à la grande ouverture des horizons planétaires, rattrapée par la technologie de la marine à vapeur et le percement du canal de Suez en 1869. L'un et l'autre faits,

5. Le concept de « Renaissance africaine » développé par Cheikh Anta Diop et remis au goût du jour, plus récemment, par le Président sud-africain Mbeki, s'est mué en *Ethiopian Renaissance* par l'inspiration du régime éthiopien.

6. Bien que support du discours officiel, le motif des stèles d'Aksum a aussi pénétré la sphère de l'art décoratif populaire (voir *infra*).

favorisant la ruée coloniale vers l'Afrique⁷, placèrent de nouveaux voisins aux portes de l'Éthiopie, au cours des dernières décennies du XIX^e siècle : les nations impérialistes européennes. Les pressions extérieures menaçaient ses frontières de longue date, mais c'était à un autre type de convoitise auquel l'Éthiopie devait, désormais, se préparer à faire face.

Rendre l'Éthiopie visible, et donc sa souveraineté tangible, était ainsi devenu une préoccupation majeure⁸. Cela consistait, entre autres, à affirmer l'État et son territoire, ainsi que le pouvoir de sa royauté. La prééminence axiale et topographique du *gəbbi* (le palais) dans la plaine de Finfinnee (Addis Abāba)⁹ participe à cet ordonnancement du macrocosme et à l'exposition du pouvoir ; central dans sa fonction et dans la géographie. La complexification du monde extérieur, aux marges immédiates de l'Éthiopie, nécessita de développer de nouveaux signes et emblèmes dans une rhétorique réactualisée, sous la forme d'un système intégrant des signes empruntés à ceux auxquels le message était destiné. Lorsque l'Éthiopie, au cours des siècles précédents, avait subi des menaces extérieures (le Sultanat d'Adal, l'Empire ottoman, l'Égypte des khédives au XIX^e siècle, etc.), elle se différenciait de ses ennemis par une foi chrétienne¹⁰. Or sa chrétienté, si elle avait pu permettre à sa nation de se construire et de se distinguer, n'était plus suffisante pour assurer la souveraineté de son État et l'indépendance de son territoire face à de nouveaux conquérants venus en Afrique orientale. Désormais, l'État éthiopien, pour faire

7. « *Scramble for Africa* » ou « ruée vers l'Afrique » est le nom donné à cette effervescence colonialiste des puissances occidentales lancées dans le partage de l'Afrique à la suite du Congrès de Berlin dont l'Acte général, décrété le 26 février 1885, définissait les modalités du partage.
8. « On sait bien aujourd'hui établir la liste des éléments symboliques et matériels que doit présenter une nation digne de ce nom : une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière, des représentations officielles — hymne et drapeau — et des identifications pittoresques — costumes, spécialités culinaires ou animal emblématique [...]. L'Europe l'a exporté en même temps qu'elle imposait à ses anciennes colonies son mode d'organisation politique » (THIESSE 1999 : 14). Tous les éléments de cette liste ont été adoptés avec le temps en Éthiopie, et sont largement représentés (par exemple sur les timbres-poste des années 1960 et 1970).
9. S'agissant d'une plaine alluviale formée au pied d'une montagne (celle d'Enṭoṭṭo), la région d'Addis Abāba peut être désignée comme étant un piedmont.
10. Les demandes d'aide répétées aux Européens, au XVI^e siècle, mais aussi par Tewodros II et Yohannēs IV, invoquaient une assistance mutuelle, une alliance sous la Croix, contre le péril du Croissant. À cet égard, se reporter à la lettre adressée par Yohannēs IV le 11 du mois de *yäkkatit* 1873 AM (17 février 1881) au *Kaiser* Wilhelm I, aux bons soins de l'explorateur Gerhard Rohlfs et par laquelle il espérait la médiation de l'Allemagne dans le différend créé par l'occupation turco-égyptienne (conservée dans les archives des Auswärtiges Amt, Politisches Archiv à Berlin, IB.9, BD.2).

reconnaître sa souveraineté, devait adopter un ensemble de codes et symboles partagés par ceux-là mêmes qui la menaçaient : les États européens présents sur ses frontières et qui constituaient un nouveau péril.

Parmi les premières tentatives réalisées dans cette direction, nous pouvons considérer la fondation d'ordres de distinction, sur le modèle occidental, comme l'Ordre du Sceau de Salomon (Yohannəs IV en 1874) et l'Ordre de l'Étoile d'Éthiopie (par Mənilək, alors roi du Šäwa, en 1874)¹¹. Par la suite, drapeau, timbres-poste, monnaies¹², etc. suivirent comme autant de symboles de la souveraineté éthiopienne, empruntés au répertoire des nations occidentales qui devaient les comprendre, et au premier chef la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. Mais cela ne suffit point à assurer à l'Éthiopie sa souveraineté face aux appétits coloniaux italiens exacerbés¹³. La manipulation du traité de Wəcale en (1889)¹⁴, pour établir un protectorat italien sur l'Éthiopie, fut l'amorce d'une crise diplomatique entre les deux pays. La dénonciation de ce traité par le ንጉሠ ነገሥት nəgusä nəgäst (roi des rois)¹⁵ fut le prétexte à l'invasion militaire de l'Éthiopie en 1895, déclenchant la Première Guerre italo-éthiopienne qui, contrairement à toute attente, s'acheva par une victoire éthiopienne à Adwa le 1^{er} mars 1896.

La bataille d'Adwa occupe une position nodale dans l'historiographie éthiopienne, tant son rôle fut fondateur et fédérateur. Les conséquences de la victoire éthiopienne métamorphosèrent et marquèrent durablement les relations internationales de l'Éthiopie, tout en consolidant notoirement le

11. Voir le ከክረ: ነገር (Zəkrä nəgär), partie XV, chapitre 5 au sujet des décorations.

12. 1893 pour les timbres et la monnaie ; peut-être en octobre 1897 pour le drapeau (MICHEL 1900 : 247).

13. Les Italiens s'installèrent à Massawa le 5 février 1885 et ne cessèrent de tenter d'agrandir leur territoire colonial, jusqu'à la défaite du 1^{er} mars 1896 à Adwa.

14. Le traité de Wəcale, signé entre l'Éthiopie et l'Italie en 1889, avait favorisé Mənilək II (faisant de lui un interlocuteur privilégié et le bénéficiaire d'armes) et sa montée en puissance (nécessaire à l'Italie pour entraver Yohannəs). À la mort inattendue de Yohannəs, le trône impérial lui était désormais accessible sans réelle compétition. Cependant, le traité comportait un article (n° 17) dont le texte variait entre la version amharique et italienne ; le texte italien faisait de l'Éthiopie un protectorat de l'Italie. Le gouvernement italien voyait Mənilək comme roi du Šäwa, mais pas comme empereur d'une Éthiopie souveraine. Il semble que Mənilək ne se rendit compte de l'ambiguïté qu'à la fin de 1889 et demanda dès lors la correction de l'article litigieux. Face au refus italien, il finit par abroger unilatéralement le traité en 1893, soutenu entre autres par la France, principal concurrent de l'Italie dans la Corne, et par la Russie orthodoxe. C'est dans ce contexte que Mənilək II envoya la lettre circulaire aux chancelleries européennes (RUBENSON 1964).

15. Mənilək avait dénoncé le traité de Wəcale, conformément aux prescriptions de celui-ci, par une lettre-circulaire datée du 26 février 1893 exprimant son intention de ne pas renouveler le traité venant à expiration après cinq ans, c'est-à-dire le 1^{er} mai 1894 : lettre de Mənilək à Umberto du 20 yäkkatit 1885 AM / 26 février 1893 AD (CAULK 2002 : 351).

pouvoir domestique de Mənilək II, encore fragile depuis son couronnement de 1889, au détriment de l'aristocratie du Təgray. La consécration fut double, diplomatique et politique. Ce renforcement du pouvoir de Mənilək lui permit dès lors d'exiger des seigneurs provinciaux qu'ils vinssent s'établir à la cour avec pour conséquence le développement d'Addis Abāba comme capitale nationale et, ainsi, d'éloigner ces aristocrates de leur base locale, corollaire de l'affaiblissement de leur pouvoir face à celui, central et renforcé, de l'empereur. La victoire à Adwa fut donc déterminante pour l'empire d'Éthiopie et le pouvoir de Mənilək II, en unifiant largement les aristocraties régionales (surtout du Təgray) sous la bannière šāwanne¹⁶ et en imposant la reconnaissance de la souveraineté à l'étranger¹⁷.

Double victoire et, donc, double conséquence sur la construction d'Addis Abāba et le développement de la ville. D'une part, l'installation des seigneurs régionaux et de leur cour, comme nous le signalions précédemment, confortait la position du roi des rois Mənilək II à l'intérieur du pays, tout en insufflant un dynamisme social et commercial à la ville nouvellement décidée¹⁸. D'autre part, la reconnaissance de souveraineté par les principales puissances se matérialisa par l'établissement de légations étrangères à Addis Abāba quand, au lendemain de la défaite italienne, les principales nations européennes commencèrent à dépêcher des missions diplomatiques dans la jeune ville¹⁹. La consolidation de la souveraineté éthiopienne, durable sans être définitive, n'eût été qu'un vœu pieux ou un simple principe, sans être assortie d'une reconnaissance internationale²⁰. Addis Abāba devenait ainsi une réelle ville capitale, par le siège du pouvoir central et par son rôle diplomatique. L'importance de la victoire n'avait, bien sûr, pas échappé à l'empereur qui entreprit immédiatement un

16. Le Šāwa (ou Choa), région centrale de l'Éthiopie où se trouve maintenant Addis Abāba, est le « fief » traditionnel de Mənilək et ses ancêtres.

17. Les années qui suivirent immédiatement la bataille d'Adwa furent celles de la course au contrôle du Haut Nil par la France (mission Marchand) et la Grande-Bretagne (Kitchener et la guerre au Soudan) dont les tensions culminèrent avec l'incident de Fachoda. Mənilək n'éprouvait aucun intérêt pour la conquête des basses terres de l'Ouest, en direction du Nil Blanc, hormis celui de consolider son empire. Il eut à cœur de ménager les uns et les autres afin de ne se dresser aucun ennemi contre lui. Le détail du ballet diplomatique et de l'implication éthiopienne dans la question du Nil est exposé par MARCUS (1995 : 177 ss).

18. L'installation à Addis Abāba remonte à 1886 (date officielle approximative) ; l'établissement n'avait alors aucune vocation pérenne.

19. La date officielle de la fondation d'Addis Abāba est 1886 ; c'est à cette période que Mənilək passe de plus en plus de temps en contrebas des montagnes d'Enṭotto qu'il finit par quitter définitivement.

20. La souveraineté de l'État qui constitue « le principe de l'indépendance des États est un principe fondamental de droit international » (SCHWARZENBERGER 1949 : 127). Le pouvoir de l'État est reconnu comme suprême en ce sens qu'il « n'en admet aucun autre ni au-dessus de lui, ni en concurrence avec lui » (CARRÉ DE MALBERG 2003 : 70).

programme de propagande et de commémorations destiné à prolonger l'état de grâce : défilé de la victoire auquel eurent à participer les prisonniers italiens, cérémonie commémorative annuelle, construction d'églises et de routes... Rien, en somme, ne différait des triomphes de la Rome antique. Le « culte d'Adwa » se maintint de la sorte durant le règne de Mənilək²¹.

L'historiographie officielle a totalement éclipsé Ləḡ Iyasu, le petit-fils et successeur désigné de l'empereur²², en n'en laissant que le souvenir d'un règne fort controversé (1911-1916). Lorsqu'il accéda au pouvoir²³, le *däggazmač* (général) Täfäri Mäkwännən²⁴, devenu *ras* en cette occasion, était conscient de la menace que l'Italie et d'autres pouvaient continuer de faire peser sur la souveraineté de l'Éthiopie. Ce souci, il l'exprima particulièrement par sa volonté à faire admettre l'Éthiopie à la Société des Nations (1923) et dans sa grande tournée européenne « promotionnelle » (1924). Les diverses rébellions que Täfäri eut à mater, tout comme la résistance à ses efforts de modernisation opposée par le parti conservateur cristallisé autour de la reine des rois Zäwditu, lui rappelèrent l'importance de ne pas négliger la cohésion nationale. Son élévation à la dignité de *nəgus*, suivie du couronnement le 7 octobre 1928, fut à la fois une victoire, contre la reine des rois et son parti conservateur, et la voie ouverte vers le trône impérial. La mort de l'impératrice en avril 1930 fut suivie de la désignation comme roi des rois du prince régent et héritier du trône impérial. La date du couronnement fut décidée, le 2 novembre 1930,

21. Il existe divers témoignages (par exemple ROSEN 1907 : 213) relatant les commémorations de la bataille d'Adwa, dès les premières années, et dont la plus importante fut celle du septième anniversaire en 1902 (Haile Gabriel Dagne 1987 : 65). Les développements de la basilique de Saint-Georges à Arada sont liés à l'issue de cette bataille et à sa célébration (voir ma thèse de doctorat en cours, soutenance prévue en 2017).

22. Ləḡ (« infante ») Iyasu, petit-fils du roi des rois Mənilək, est officiellement désigné comme héritier du trône et successeur par le souverain lui-même en 1909, alors que celui-ci est déjà bien malade. Il régna dès 1911 à l'âge de quatorze ans, sous la régence du *ras* Täsämma Nadāw jusqu'à la mort de celui-ci peu de temps après en avril 1911, puis avec les pleins pouvoirs. Mənilək avait totalement disparu de la vie publique et l'incertitude régnait sur sa vie. La mort de Mənilək (décembre 1913) fut officiellement annoncée après le coup d'État de septembre 1916 par Täfäri (SOHIER 2011) ; FICQUET & SMIDT 2014).

23. Le coup d'État de septembre 1916 porta Täfäri au pouvoir partagé avec Zäwditu jusqu'en 1930, date de la mort de l'impératrice.

24. Täfäri Mäkwännən est le fils du *ras* Mäkwännən, cousin et plus fidèle lieutenant de Mənilək, gouverneur de Harär comme le fut son père. La lutte politique entre Iyasu et Täfäri atteignit son paroxysme avec le coup d'État de septembre 1916 et la déposition de Iyasu (ainsi que son excommunication pour apostasie). À cette occasion, Täfäri fut élevé à la dignité de *ras* (duc ou maréchal d'empire) et désigné comme régent et héritier du trône. Zäwditu, la fille de Mənilək II, fut alors couronnée reine des rois. Täfäri fut couronné empereur à son tour, en 1930, après le décès de Zäwditu. Il prit pour nom impérial Haylä-Səllase I^{er} et fut connu, en Occident, comme étant le « dernier négus ».

pour laisser un temps nécessaire au deuil et aux préparatifs de la cérémonie qui devait être grandiose.

L'âge d'or de l'idée nationale et son affirmation iconique

La préparation pour les fêtes du couronnement impérial de Haylä-Səllase 1^{er}, devant se dérouler du 1^{er} au 3 novembre 1930 (Sohier 2013), fut sans doute la plus grande mise en scène qu'avait jusqu'alors connue l'Éthiopie. De l'habillage d'Addis Abäba en « village Potemkine » aux monuments édifiés pour l'occasion, des réceptions protocolaires aux grands appareils commandés en Europe, tout fut pensé afin de communiquer une image grandiose de l'Éthiopie impériale. Il était nécessaire et vital pour la survie du pays indépendant que l'Éthiopie fût considérée et reconnue comme une nation « égale » aux autres.

Le programme iconographique développé pour l'occasion alliait à la fois la représentation impériale occidentale et le concept éthiopien de la lignée salomonienne dont le futur nouvel empereur allait être le 225^e souverain de la maison de David. Les attributs de l'empereur, pour le couronnement, furent empruntés à la représentation du monarque occidental, et plus particulièrement à l'image du souverain du Saint-Empire germanique (Fig. 2a), comme la couronne, l'orbe, le sceptre, etc. (Boureau & Ingerflom 1992 ; Rapelli 2004). Toujours inspiré des couronnements européens, l'on fit usage d'un carrosse²⁵ suivi d'une procession d'automobiles dans lesquelles avaient pris place les invités de marque²⁶. Quant à la part nationale de l'imagerie, surtout véhiculée par les statues et monuments, elle fut essentiellement organisée afin de mettre en exergue une Éthiopie vénérable et souveraine. Quoi de mieux, pour souligner la souveraineté nationale que l'image de celui qui l'avait défendue au mieux : le roi des rois Mənilək II. Aussi, à la veille du couronnement, eut lieu l'inauguration de la statue équestre du vainqueur d'Adwa²⁷, en présence des

25. Une délégation éthiopienne avait été présente aux couronnements des rois du Royaume-Uni Edward VII (août 1902) et George V (juin 1911). L'usage du carrosse, sans doute inspiré à cette occasion, fut introduit en Éthiopie pour le couronnement de Zāwditu en 1917 et répété pour le couronnement royal de Tāfāri en 1928.

26. Le couronnement de Haylä-Səllase I^{er} est abondamment documenté : par des voyageurs qui en furent les témoins et qui publièrent le récit de leur séjour, la presse internationale (dont *L'Illustration* et le *London Illustrated News*), les archives des agents de divers gouvernements participant aux délégations et les dossiers de diverses légations (en particulier celles des Affaires étrangères françaises conservées à La Courneuve, Dossier K Afrique). Pour une synthèse du déroulement du couronnement, voir SOHIER (2013).

27. La statue fut commandée dès 1925 (Archives MAE, Papiers d'agents [Lagarde], 97, vol. 5) et réalisée par le sculpteur animalier Georges Gardet d'après un dessin de Karl

délégations étrangères venues pour la célébration du couronnement (Fig. 2b)²⁸. Quant à la magnificence de la dynastie et de l'Éthiopie, Aksum l'illustre à merveille pour avoir été le siège de Sion, lieu de la christianisation antique et berceau de la dynastie issue de David d'Israël. En rappelant la vénérabilité du pays et de la lignée de ses souverains, la légitimité du nouveau roi des rois d'Éthiopie était réaffirmée.

Faire référence à Aksum, c'est raviver l'épaisseur de l'histoire et l'éther de l'« âge d'or ». Le mythe de l'âge d'or lie la pureté des origines au culte porté au passé (en s'attachant aux grandes périodes vues comme des modèles politiques, l'Antiquité grecque, par exemple) ou à un type de société (Girardet 1986). La tradition éthiopienne, produit d'une compilation d'éléments appartenant à différentes époques, a amalgamé à l'image de la cité d'Aksum divers ingrédients du pouvoir légitime sur le pays : une ancienne royauté vainqueur des forces infernales incarnées par le serpent *'Arwe*, le réceptacle de l'Arche d'Alliance symbolisant le pacte avec Dieu du nouveau peuple élu, « l'ADN sacré » des souverains éthiopiens dont Salomon et David sont les pères. Cette période du royaume éponyme fut souvent prise en référence dans l'historiographie contemporaine pour être la période fondatrice de l'Éthiopie et de sa culture. C'est, en tous cas, au royaume d'Aksum que peuvent se raccrocher les trois grandes lignes de faite du temps long de l'histoire éthiopienne : la chrétienté, le contrôle des hautes terres et la royauté sacrée²⁹. Aksum fut en effet le berceau du christianisme en Éthiopie, au IV^e siècle, tout comme l'ancienne cité est le point d'ancrage de la royauté dite salomonienne établie par le mythe national du ክብረ ፡ ነገሥት (*Kəbrä nāgäst*), la « Gloire des Rois »³⁰. Elle est aussi la première d'une série de capitales éthiopiennes, étapes de la longue migration tropique des centres de pouvoir sur les hautes terres, dont la dernière est Addis Abāba à l'époque contemporaine. Depuis un âge d'or des origines, chacun de ces faits saillants a traversé les siècles de l'histoire éthiopienne, s'inscrivant ainsi dans la longue durée qu'il définit, et

Härtel, architecte allemand vivant en Éthiopie et auteur du mausolée de Mənilək à Addis Abāba.

28. Par ordre protocolaire : Grande-Bretagne, Italie, France, Belgique, États-Unis, Grèce, Pays-Bas, Suède, Allemagne, Égypte, Japon, Pologne, Turquie (MAE, dossier K32, folios 131ss, rapport du 14 novembre 1930) ; dans son autobiographie, l'empereur fait usage d'un ordre un peu différent, en citant d'abord les monarchies, puis les républiques (HAYLÄ-SƏLLASE 1976 : 172ss).

29. À propos de la royauté sacrée en Éthiopie, voir CAQUOT (1957) qui établit la sacralité du roi.

30. Établi dans sa forme actuelle au XIV^e siècle. Au sujet de l'origine des textes composant le mythe, de leur collation et de la périodisation, se référer à la riche introduction par BEYLOT (2008) ; voir aussi COLIN (2002).

s'illustrant dans l'événementiel à travers les âges, pour trouver l'expression de son aboutissement dans l'époque contemporaine.

Fabrication d'un symbole national

Le couronnement de 1930 : la première étape du processus

La mise en scène du couronnement de 1930 fut un discours adressé à deux publics différents. La cérémonie avait pour but, d'une part, de renforcer l'image de l'Éthiopie souveraine et de rappeler à la communauté internationale l'ancienneté de son christianisme et l'élection divine dont la dynastie bénéficiait. D'autre part, le spectacle s'adressait aussi aux sujets nationaux des différentes classes, et à l'aristocratie en particulier, pour rappeler que Haylä-Səllase 1^{er} était l'égal des grands souverains occidentaux venus lui rendre hommage ; qu'il était le souverain légitime, élu de Dieu et régnant dans la continuité de Mənilək II. L'objectif du couronnement avait donc été de justifier le pouvoir, en même temps que d'affirmer la nation souveraine.

Nous l'avons rappelé plus haut, de nombreux moyens et supports furent mis en œuvre dans cette optique, en particulier l'inauguration de la statue de Mənilək II la veille du couronnement et en présence des délégations étrangères (Fig. 2), les aménagements publics, les fastes impériaux inspirés des couronnements européens, etc. Parmi l'arsenal déployé, le plus explicite des monuments, en ce qui concerne notre propos, est une tour de l'horloge qui avait été placée sur le parcours du cortège impérial (Fig. 3b), lui-même ponctué d'arcs de triomphe. Ils étaient au nombre de trois, l'un à Arada et les deux autres sur le parcours entre le palais de Mənilək et le palais de Täfäri. La tour, d'une vingtaine de mètres de haut, fut réalisée dans un style inspiré des stèles funéraires antiques d'Aksum (Fig. 3a). La mise en place du motif décoratif d'Aksum, à Addis Abäba, avait pour but particulier d'illustrer l'ancienneté de la nation et la continuité du pouvoir souverain. Ce dernier point est clairement affirmé par une étoile à trois branches, symbole personnel d'Haylä-Səllase (Fig. 3b)³¹, chapeautant le temps. L'étoile à trois branches est aussi présente sur le monument de la Trinité (Fig. 3c), créé pour le couronnement par Stephan Papazian, qui fut installé face à l'hôtel des postes, sur la place de l'Étoile. Les Italiens remplacèrent l'étoile à trois branches, sur la tour de l'horloge, par une autre à cinq branches, avant de détruire la tour. Le temps est doublement représenté : par la tour (motif décoratif antique pour signifier le temps long) et

31. Haylä-Səllase, le nom de règne impérial du *ras* Täfäri, signifie la force de la Trinité, laquelle est symbolisée par l'étoile à trois branches.

par l'horloge qui établit la contemporanéité du pouvoir et du règne. On aurait pu imaginer que la référence à Aksum superpose, au symbole de l'antiquité de la nation, le lien avec le lieu traditionnel de couronnement (Sohier 2013 : 197). C'est en effet à Aksum que quelques souverains éthiopiens furent sacrés par l'onction et couronnés, depuis le xv^e siècle³². Cependant, les deux souverains précédents avaient déjà été couronnés au Šäwa : Mənilək II à Enṭotto Maryam en novembre 1889 et Zäwditu à Addis Abäba, en février 1917, en l'église de Giyorgis. Par ailleurs, quel intérêt pût-il exister, pour le nouvel empereur se présentant comme la continuité, à rappeler que les souverains éthiopiens étaient « traditionnellement » sacrés à Aksum³³ plutôt qu'à Addis Abäba ? Ce faisant, c'eût été renforcer le sentiment que le pouvoir vient traditionnellement du nord (Təgray, province où se trouve Aksum) et que la branche salomonienne du Šäwa serait usurpatrice. C'est donc clairement le lien dynastique et religieux qui est établi avec Aksum, plutôt qu'un lien avec un lieu occasionnel de couronnement.

Les références à l'architecture éthiopienne ancienne, les formes héritées des stèles d'Aksum en particulier, furent aussi utilisées lors de la construction du palais de Gännätä Le'ul à Addis Abäba (1935), dont le portail d'entrée combine des éléments inspirés de l'architecture d'Aksum, mais aussi de Lalibäla³⁴ (Fig. 4a-b). Aux stèles d'Aksum, le portail emprunte la silhouette générale, tant par les guérites que par l'ouverture du faîte des tympans. Le rappel à l'architecture de Lalibäla s'exprime clairement dans le traitement de la façade du portail, que l'on peut mettre en parallèle avec la façade de l'église betä Amanuel de Lalibäla (Fig. 3b), et en particulier le traitement en bossage. Par ailleurs, plusieurs motifs de la décoration architecturale de Lalibäla (formes de fenêtres ou bossage des façades par exemple) renvoient eux-mêmes à la grammaire des formes aksumites (voir les fenêtres à mi-hauteur, Fig. 4b).

32. Zära Yaeqob institua le couronnement du roi des rois d'Éthiopie à Maryam Šəyon d'Aksum, sans doute en 1439 (année probable de son couronnement), établissant ainsi un nouveau protocole rassemblé dans le *Sər'atä qwərhat*.

33. Ce qui par ailleurs n'était pas le cas de la majorité d'entre eux, mais qui constitue une tradition historiographique populaire. En janvier 2016, un prêtre de Maryam Šəyon à Aksum, m'affirmait que tous les *nəgus* d'Éthiopie sans exception, jusqu'à Haylä-Səllase, y avaient été couronnés.

34. Le site de Lalibäla fut développé au XI^e siècle à Roha, dans le Lasta, comme capitale de la dynastie des Zagwe sous le règne du souverain éponyme. Le site est particulièrement connu pour ses nombreuses églises rupestres, tant concentrées à Lalibäla que disséminées dans la région.

La restauration impériale (1941-1974) et l'affirmation du symbole

Durant l'occupation italienne (1936-1941), les fascistes détruisirent les édifices rappelant la souveraineté éthiopienne et le règne de Haylā-Səllase, comme les arcs de triomphe du couronnement, la tour de l'horloge et le monument de la Trinité (Fig. 3c). La statue de Mənilək II fut déboulonnée ; celle du lion de Juda (Fig. 5), offerte par la Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien en 1929 pour l'inauguration de la gare fut emportée à Rome en 1936 pour compléter le monument aux soldats tombés à Dogal i³⁵, ordonné par le roi Umberto I^{er} en 1888. Surmonté d'un obélisque de Ramsès II rapporté d'Héliopolis au I^{er} ou II^e siècle, le monument réalisé par l'architecte Francesco Azzurri fut d'abord installé en face de la gare de Termini. Il a ensuite été transféré en 1925, pendant les travaux de la piazza dei Cinquecento (les « cinq cents » combattants tombés à Dogali), sur un site voisin qui est son emplacement actuel, via Terme di Diocleziano, en face du Museo Nazionale Romano du Palazzo Massimo ouvert en 1889 (d'Onofrio 1965 ; Rachewiltz & Partini 1999).

Les monuments historicistes d'Addis Abāba, édifiés lors du couronnement de 1930, furent la cible des destructions acharnées et méthodiques de l'occupant, tant pour avoir efficacement rempli leur fonction que parce qu'ils se plaçaient en contre-champs des projets architecturaux « modernistes » des Italiens³⁶. La rupture stylistique, voulue et amorcée par l'occupant, fut cependant de peu d'effet, car la restauration du pouvoir impérial, après la Libération en mai 1941, nécessitait et imposait une affirmation de la continuité du règne qui avait été mis en place et justifié avant l'invasion.

Aussi, l'essentiel de l'iconographie développée dans l'immédiat après-guerre mettait en scène, d'une part, une vision nationale de la libération de l'Éthiopie du joug italien (l'empereur conduisant les troupes ou supervisant les opérations militaires) et, d'autre part, illustrait le rôle des patriotes, les *arbāññoč*, qui avaient combattu dans le maquis éthiopien. Cela est illustré à merveille par les peintures murales de l'église de la Trinité ou celles du Parlement restauré. Le monument à la gloire de ces derniers, une colonne de quinze mètres de haut, est connu sous le nom de « monument de la Liberté » ou « monument de Miyaziya 27 » (Fig. 6)³⁷. Lui-même décoré d'une horloge,

35. La bataille de Dogali, le 26 janvier 1887, fut la première grande défaite italienne en Éthiopie (voir Tadesse Beyene, Tadesse Tamrat & PANKHURST 1988).

36. Pour l'étude du modernisme colonial italien et son illustration à Addis Abāba, voir FULLER (2007). Le « Ras Hotel » constitue un excellent exemple du ce style architectural moderniste.

37. Équivalent au 5 mai du calendrier grégorien, c'est la date de la libération de l'occupation italienne ; la colonne est aussi connue comme le monument d'Arat Kilo.

il fut érigé à l'endroit où se dressait jadis la tour de l'horloge, sur la place d'Arat Kilo. Inauguré en 1942, il est composé de cinq rangées de portes factices rappelant très clairement les motifs décoratifs des stèles d'Aksum. Le sommet reproduit l'étoile à trois branches (comme la tour de l'horloge de 1930) et l'ensemble est coiffé d'une statue du Lion de Juda, réalisée sur le modèle de celle qui se trouvait jadis devant la gare (Fig. 5). L'organisation du décor peut être comprise comme étant le peuple de la nation (la stèle dont les fenêtres factices symbolisent la multitude des individus dans ce qu'ils ont d'égaux quand ils forment la nation), coiffé par la maison impériale (étoile à trois branches) et surmonté par la gloire de la nation et sa raison supérieure (le Lion de Juda) ; l'ensemble repose sur une base couverte des noms des héros de la nation, ceux-là dont l'abnégation rend possible l'exercice de sa souveraineté. Destiné à célébrer le rôle des résistants pendant l'occupation italienne du pays, ce monument devait aussi exprimer la cohésion nationale, au difficile lendemain de la Libération.

Un autre monument, à la mémoire des martyrs de la répression conduite par Graziani le 12 du mois éthiopien de Yäkkatit (19 février 1937)³⁸, fut érigé en 1942 à Səddəst Kilo, sous la forme d'un court obélisque à section carrée. Le monument de « Yekatit 12 » ou « monument des martyrs » fut remplacé en 1955 par celui d'Antun Augustincic à base triangulaire. Les monuments épousant une morphologie d'obélisque sont nombreux de par le monde et les deux versions de celui dit de Səddəst Kilo sont sans référence aux stèles d'Aksum.

Les décennies 1950 et 1960 furent une période de grande activité urbanistique et architecturale dans la capitale éthiopienne. Le discours du pouvoir était toujours adressé à deux publics, l'un endogène et l'autre exogène. D'un point de vue international, Addis Abāba, jouissant de la notoriété d'un pays qui résista toujours à la colonisation européenne, allait jouer un rôle panafricain de premier plan en accueillant le siège de la future OUA. À l'intérieur des frontières, le pouvoir autocratique de l'empereur s'affirmait et s'imposait en s'enrobant de traditions inventées et réinventées, exprimées dans les commémorations diverses. Au rang de celles-ci, les jubilé d'argent du règne (1955) et de la Libération (1966) constituèrent deux charnières dans la construction de la capitale moderne. C'est justement au cours de ces deux décennies que fut développée la capitale dans sa morphologie actuelle.

Ainsi, le visage qu'avait pris Addis Abāba à la fin des années 1960 n'allait plus changer jusqu'à l'orée du XXI^e siècle. La ville s'était alors parée, entre

38. La littérature consacrée au massacre commandé par le vice-roi et gouverneur général Graziani est importante. Se reporter entre autres à DEL BOCA (1982 : 77-106), SBACCHI (1997 : 176-178) et CAMPBELL (2017).

les jubilés, d'un ensemble de bâtiments, officiels et autres, qui offrirent une façade moderne à la capitale : la banque nationale (ex-Commercial Bank), Bedelu Building, Finfinne Building, le Lycée Guebre-Mariam, l'hôtel Hilton, le siège de la municipalité, le ministère des Affaires étrangères, la bibliothèque Kennedy, etc. représentent dix ans d'intense activité architecturale entre l'Africa Hall (1959, Arturo Mezzedimi), le premier d'entre eux, et l'Addis Ababa Hilton (1969, Charles Warner) qui clôt la série. Si ces réalisations introduisaient des lignes et des formes résolument modernes, des détails établissaient un lien intertemporel avec le patrimoine monumental ancien.

Ce lien, précisément, marque la reprise du style national et historiciste initié à l'occasion du couronnement impérial en 1930, essentiellement centré autour du modèle de la stèle d'Aksum et des détails décoratifs de l'architecture rupestre des églises de Lalibāla. C'est le bâtiment de l'hôtel Hilton qui s'en imprègne le plus généreusement : la piscine en forme de croix, reproduisant l'église betā Giyorgis de Lalibāla, et le motif décoratif des façades courant sur les balcons, rappelant la silhouette des stèles ou de certaines fenêtres de Lalibāla, sont en rupture avec les lignes épurées du « style international » et plongent dans le répertoire iconique national. L'hôtel Hilton devenu par ailleurs un foyer de l'expression du style national, tant par les arts décoratifs que par la galerie fondée par Almaz et Jacques Dubois³⁹, était à sa création une vitrine du modernisme. L'empereur ne voulait pas de l'artisanat local comme d'un style national ; il ne souhaitait pas que l'Éthiopie fût représentée par ses productions architecturales rurales ou son « artisanat ethnique ». Ceci est éclairé par son rejet du projet de Dubois, centré sur l'artisanat et l'architecture vernaculaire, pour le pavillon de l'Éthiopie à l'Expo '70 (Osaka). L'empereur voulait montrer la face moderne de l'Éthiopie, plutôt que des *tukuls*⁴⁰. Cela permet de préciser l'intérêt qu'éprouvait Haylā-Səllase I^{er} pour Aksum et ses stèles comme étant de nature identitaire. Cette icône illustre un enracinement dans le berceau historique, biblique et mythologique. Mais le visage de « son » Éthiopie, telle qu'il souhaitait la promouvoir, devait être moderne par son architecture et son industrie, et résolument contemporain par son rôle international (panafricain, OUA, non aligné).

Même si elles « ont pour fonction première de célébrer le commerce et l'industrie [...], en devenant "universelles" dès 1855 » (Demeulenaere-Douyère 2014 : 115), les expositions universelles constituent une vitrine des formes et

39. Le mensuel du ministère du Tourisme en a publié l'annonce (*Éthiopie. Nouvelles touristiques*, publication mensuelle du ministère éthiopien du Commerce, Industrie et Tourisme, vol. 2, n° 9, septembre 1973, p. 6). Voir la forme des vitrines (Fig. 5).

40. Entretien avec Jacques Dubois (VERHELST 1994 : 65ss) ; *Tukul* est le nom donné par les Occidentaux aux habitations éthiopiennes traditionnelles, de forme circulaire et à toiture végétale.

styles, en plus d'une exposition destinée à éblouir l'altérité. Elles endossent, de surcroît, un rôle non négligeable de constructeur identitaire⁴¹. Cela ressortait particulièrement du pavillon de l'Éthiopie à l'Expo '67 de Montréal (Fig. 7), flanqué de répliques de stèles d'Aksum, lesquelles étaient certainement plus parlantes pour les Éthiopiens, mais qui instruisirent les visiteurs du pavillon sur l'origine antique et sacrée de l'Éthiopie et de sa dynastie.

À Osaka, le pavillon de l'Éthiopie à l'Expo '70 était composé de trois bâtiments, deux *tukuls* en bambou et un bâtiment circulaire moderne, dont la façade était ornée de piliers rappelant, une fois de plus, les stèles d'Aksum. Le rôle capital joué par l'image des stèles, comme motif référentiel de l'environnement iconographique de l'ère impériale, est mis en lumière par un épisode particulier de la politique internationale de l'empereur. Le 8 octobre 1963, Haylä-Səllase 1^{er} offrait une réplique en ivoire d'une stèle d'Aksum (Fig. 8) à U Thant, le secrétaire général de Nations Unies, à New York. À cette occasion, il prononça un discours dans lequel il rappelait avoir été débouté, alors qu'il venait plaider la cause de l'Éthiopie, vingt-sept ans auparavant à Genève, après l'invasion italienne⁴² ; c'est donc de la souveraineté de l'Éthiopie dont il était encore question. Une fois de plus, c'est la silhouette des stèles aksumites qui fut choisie pour représenter l'Éthiopie, graphiquement et iconographiquement, en l'occurrence au « club mondial des nations ».

La stèle d'Aksum : vers une figure héraldique

Plus récemment, le pavillon éthiopien à l'exposition universelle de Hanovre, « Expo 2000 », offrait encore aux visiteurs l'occasion de découvrir une stèle d'Aksum, élément dominant du décor en façade du pavillon. Ainsi, dans l'Éthiopie fédérale contemporaine de l'EPRDF⁴³, la stèle demeure le seul élément concret du paysage iconique conçu pour représenter le pays à l'occasion

41. « [...] l'exposition présentée aux Archives nationales en 2010 sur l'exotisme dans les expositions universelles posait avec acuité la question de la construction des identités dans ces manifestations » (HILAIRE-PÉREZ 2014 : 9).

42. La SDN avait préféré s'assurer la paix en Europe et renvoyer l'Éthiopie face à ses problèmes.

43. Le régime de Mängəstu Haylä-Maryam fut renversé en mai 1991 par une coalition des différents mouvements rebelles (Érythrée, Təgray, Oromo, etc.) rassemblés sous la bannière de l'EPRDF (Ethiopian People's Revolutionary Democratic Front), conglomerat rebelle national sous l'égide du TPLF, Tigrayan People's Liberation Front). Un gouvernement transitoire fut mis en place, avec entre autres missions de préparer une nouvelle Constitution (appliquée depuis 1995) qui se placerait dans le respect des identités des peuples et nations constituant l'Éthiopie, avec un droit à la sécession dont l'Érythrée usa *de facto* en 1991 et *de jure* en 1993. L'EPRDF se maintient au pouvoir depuis 1991.

d'une Exposition universelle (Fig. 9). Alors, ce n'était plus l'origine biblique et historique de la nation et de son souverain qu'il fallait illustrer, mais la grandeur de la nation. S'il provient du nord du pays, tout comme les principaux dirigeants, ce symbole national permet aussi de légitimer le pouvoir par l'histoire, une fois encore.

L'image de la stèle a développé, à travers les décennies, une position que l'on peut qualifier d'héraldique, d'autant qu'elle figure sur différentes générations de billets de banque éthiopiens (Fig. 10). L'apparition de la stèle d'Aksum dans les publications officielles ne fait que confirmer ce rôle joué par l'icône. Citons en particulier une ample publication, éditée par le ministère de l'Information en 1970 pour le 40^e anniversaire du couronnement de l'empereur, qui déploie une importante iconographie pour illustrer le bilan moderne du règne ; le seul monument historique présent est une stèle d'Aksum en pleine page et au début, dans le préambule biographique⁴⁴. Cela avait déjà été le cas du livre consacré au jubilé de la Libération⁴⁵ où une stèle avait été le seul vestige du passé à figurer parmi les illustrations.

En fait, l'usage iconographique des stèles d'Aksum (ou de leur profil) s'est fortement étendu au dehors du cadre architectural et monumental, l'érigeant en parangon du symbole de l'Éthiopie. Plus que toute chose, c'est la silhouette de la stèle qui représente le pays, déclinée sur des supports variés : dossiers de chaises, manches de cuillers, façades d'hôtel (Aksum Hotel à Mäqäle), en arrière-plan d'affiches variées et dans les studios de photographie...

L'historicisme comme style national ?

Nombreux sont les États puisant dans leur histoire afin de développer un style national (Popescu 2004 ; Andrieux ea 2006 ; Chevallier 2011 ; Renard 2012), et l'Éthiopie n'y échappa pas. Le contraire eût été étonnant sachant quel attachement les Éthiopiens vouent à leur histoire⁴⁶. En Europe, cette démarche est à l'origine de l'éclectisme, démarche philosophique⁴⁷ qui aboutit

44. *Ethiopia 1930-1970. Forty Years of Reign. Forty Years of Progress*, Addis Ababa, Department of Press, Ministry of Information, 1970.

45. *Ethiopia 1941-1966. Liberation Silver Jubilee*, Addis Ababa, Publications & Foreign Languages Press Department, Ministry of Information, 1966.

46. « There are few people as obsessed with history as Ethiopians » (BAHRU ZEWDE 2002 : 141).

47. L'éclectisme philosophique est un concept développé par Victor Cousin et exposé dans son cours de philosophie en 1817-1818. Le principe est le rejet des écoles philosophiques considérées individuellement, pour ne les envisager que conjointement afin d'établir « un système qui soit à l'épreuve de la critique » (COUSIN 1836). Pour ÉPRON (1997 : 301-302),

au style historiciste (Burrell 2013 : 193-194), au XIX^e siècle, et à l'éclectisme architectural constituant une rupture dans le néo-classicisme. Contrairement aux styles « néo », comme le néo-classicisme en particulier, l'historicisme ne vise pas à ranimer ou reproduire un style ancien ; il en crée un nouveau. Cette création⁴⁸ constitue une ouverture vers l'invention d'un style national, réalisé par l'absorption de divers paradigmes architecturaux endogènes, formes ou matériaux : « évoquer l'histoire à son profit » (Épron 1997 : 142).

En Éthiopie, c'est la stèle d'Aksum qui traverse les âges. Déjà source d'inspiration dans l'architecture rupestre de Lalibāla (XI^e siècle), sa forme se retrouve employée au XX^e siècle, de plus en plus largement, à la manière dont l'architecture néo-arménienne à Erevan est « fondée sur la découverte du patrimoine arménien à la fin du XIX^e siècle » (Ter Minassian 2009 : 17) :

À partir de la fin du XIX^e siècle, la découverte des sites archéologiques d'Ani, de Zvartnots révèle aux Arméniens de Russie un patrimoine architectural et archéologique exceptionnel. S'il ne s'agit pas, du moins dans un premier temps, de reproduire dans leur intégralité les formes et les volumes de ces édifices essentiellement religieux, leur arsenal décoratif — marque de l'architecture arménienne — devient une source d'inspiration systématique (*ibid.* : 23).

La Finlande, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie, la Belgique... voire la France⁴⁹, sont quelques exemples de pays dans lesquels s'épanouirent des styles nationaux, plus ou moins théorisés ou construits afin de remettre au premier plan et à l'ordre du jour ce que furent les formes d'expression d'un âge d'or, ou supposé comme tel, de la nation. Ainsi, on a pu évoquer la « lettonisation » de l'architecture, à Riga (Lejnieks 1997).

S'il ne fut pas théorisé, à proprement parler, le style national éthiopien développé par la référence à Aksum ne peut cependant qu'être le fruit d'une réflexion approfondie et l'expression d'un choix délibéré. La référence au royaume d'Aksum fut développée autour de l'Arche d'Alliance ; cet État fut le théâtre de la christianisation et, plus tard, considéré comme le berceau de la royauté sacrée d'Éthiopie. Son étendue territoriale, à son apogée, correspondait à celle d'une superpuissance régionale, s'étendant du Nil à la péninsule arabique, sur le rivage opposé de la mer Rouge. Tout cela ne peut que justifier

l'éclectisme est une démarche philosophique et intellectuelle plus qu'un style, contrairement à l'historicisme qui succède au néo-classicisme.

48. La démarche est fort bien illustrée par l'ouvrage de HÜBSCH (1828), disponible en ligne sur le site de l'Université de Heidelberg, <<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/Huebsch1828>>.

49. « Après bien des détours, l'éclectisme français serait-il devenu un style national ? » (ÉPRON 1997 : 302).

un choix référentiel dans une logique de construction nationale et de consolidation dynastique. C'est plus l'idée d'Aksum que la réalité du royaume sur laquelle on se fondait désormais. Pouvait-on trouver meilleure icône, que celle des stèles au profil si caractéristique, pour évoquer assurément la filiation à cet ancien État, prototype désigné de l'Éthiopie ? Mais derrière l'icône, se trouve l'objet lui-même, presque oublié, dissimulé derrière l'abondance des représentations et digressions iconiques.

Patrimoine et politique

Au-delà de leur emploi dans un style national historicisant, les stèles d'Aksum constituent, en elles-mêmes, un enjeu patrimonial et politique. Le rapt d'une d'entre elles par Mussolini, les passions exprimées autour du feuilleton de son retour, ainsi que l'inscription du site sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO sont autant d'indices.

Le site d'Aksum a été placé sous la protection du Conseil ministériel de la protection des Antiquités nationales en 1958, alors organisme créé depuis peu. Ce n'est que vingt-deux ans plus tard, en 1980 sous le régime militaro-marxiste, que le site fut inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO⁵⁰. D'autres sites avaient déjà été inscrits auparavant : le parc national du Səmen (1978), les églises rupestres de Lalibāla (1978) et le quartier de Ġegol à Harär (1979) et on peut se demander si le site d'Aksum ne fut pas relégué, alors que la monarchie avait été renversée en 1974 par la junte militaire dirigée par le major (puis colonel) Māngəstu Haylā-Maryam. Entre-temps, en effet, l'enjeu politique représenté par le site et ses vestiges s'était amoindri. Néanmoins, le court laps de temps depuis le premier site classé ne permet aucune affirmation.

Si les stèles du site avaient endossé le rôle d'icône — et même celui d'un icône —, ainsi que nous l'avons développé précédemment, le site en lui-même avait revêtu une position particulière, dans une question politique essentielle de l'après-guerre : la question de l'Érythrée. La volonté éthiopienne de rattachement de l'Érythrée, ex-colonie italienne fondée le 1^{er} janvier 1890 et passée sous mandat militaire britannique en 1941, fut déterminante dans la politique éthiopienne des décennies 1940 à 2000. En plus de constituer un accès à la mer pour l'Éthiopie, l'Érythrée participe au principe, mythe ou réalité, de la Grande Éthiopie (Gascon 1995, 2006). Dès son retour d'exil lors de la Libération en 1941, l'empereur Haylā-Səllase 1^{er} n'eut de cesse

50. En même temps que trois autres sites : basse vallée de l'Omo, basse vallée de l'Awaš et les mégalithes de Tiya.

de réclamer le retour des territoires qui avaient constitué la Colonia Eritrea, dans le giron de la mère patrie. Ses efforts aboutirent en une fédération éthio-érythréenne, en 1952, organisée par les Nations-Unies. Le peu d'autonomie laissée à Asmara par le pouvoir impérial centralisateur déclencha le début des hostilités de ce qui devint la guerre d'indépendance érythréenne, en 1961. Afin de reprendre le contrôle sur les forces centripètes de l'ancienne colonie italienne, l'empereur décida de l'annexion de l'Érythrée dès 1962. Dans ce contexte politique compliqué, le site d'Aksum et l'ancien royaume éponyme servirent de justification historique au contrôle éthiopien sur l'Érythrée. La province sécessionniste et le nord de l'Éthiopie avaient en commun le territoire de l'ancien royaume antique. C'est dans cet esprit que l'Institut d'Archéologie fut fondée, en 1952, par la Mission française d'archéologie en Éthiopie⁵¹ et placé sous l'égide du Conseil ministériel de la protection des Antiquités nationales. Les découvertes archéologiques de l'Institut allaient servir, dans le cadre de la politique impériale, à justifier l'annexion par l'origine culturelle commune des deux territoires, Éthiopie et Érythrée. Dans ce montage, Aksum jouait le rôle de pivot central.

Toutefois, après la déposition de l'empereur en septembre 1974, si l'icône de la lignée impériale salomonienne ne méritait plus d'être vénérée et répétée, le site n'en gardait pas moins une importance culturelle et politique stratégique. Vis-à-vis de la question érythréenne, rien n'avait changé. Le gouvernement révolutionnaire, rapidement contrôlé et épuré par Mängəstu Haylä-Maryam, demeurait tout aussi centralisé et inflexible sur la question de l'Érythrée et de son appartenance à l'Éthiopie. Si elle fut un clou dans le cercueil du « dernier négus », la révolte érythréenne fut sans doute le talon d'Achille du pouvoir militaro-marxiste du *Därg* et la question de l'Érythrée, actuellement encore, fédère et divise les Éthiopiens. Lors du meurtrier conflit frontalier éthio-érythréen qui s'enflamma en 1998, contre toute attente et alors que les observateurs pariaient sur la désintégration « balkanique » de l'Éthiopie, les régions fédérales⁵² se sont massivement mobilisées contre un « ennemi extérieur ».

La « politique des ruines » n'était pas une invention de Haylä-Səllase. Dès 1874, quinze ans avant d'accéder au trône du roi des rois, Mənilək, alors

51. Kebedé & LECLANT (1955) retracent les débuts de la section d'Archéologie (1952-1955). Cette mission avait participé à la formation de la Section d'Archéologie au sein de l'Institut éthiopien d'Études et de Recherches rattaché à la Bibliothèque nationale d'Addis Abäba. Après le renversement du *Därg* et l'avènement de l'EPRDF en 1991, ce partenariat a été conservé pour devenir le Centre français des études éthiopiennes (CFEE) sous la tutelle du ministère des Affaires étrangères et du CNRS.

52. ክልል (*kalläl*) région fédérale de l'Éthiopie, comparable au *Land* allemand, dessinée sur le modèle « ethno-linguistique ».

seulement roi du Šāwa, avait cherché à « prouver, par de véritables fouilles, la présence d'églises chrétiennes anciennes dans un pays (le Wällo) où l'islam s'était fortement développé après le ^{xvi}^e siècle » (Hirsch & Fauvelle-Aymar 2001 : 60). Le même souverain avait invité des archéologues allemands à travailler à Aksum dès 1906, dans ce qui était estimé être le tombeau de Mənilək I^{er}⁵³. Les ossements qui y ont été découverts furent traités comme des reliques et conservés en l'église de Maryam Šəon, Sainte-Marie de Sion, à Aksum (*ibid.* : 62).

Cette politique des ruines, avec Aksum pour acteur majeur, a connu un épisode récent, dont les racines plongent dans la période de l'occupation italienne. Parmi les artefacts éthiopiens pillés par les troupes fascistes, figure une stèle d'Aksum, désignée comme la stèle n° 2, car elle est la seconde plus haute (Pankhurst 1999 ; Ficquet 2004 ; Santi 2014). Gisant, brisée en cinq tronçons, elle fut emmenée en 1937 à Massawa puis à Rome, où elle fut érigée en face du ministère de l'Africa Italiana⁵⁴, à l'occasion du quinzième anniversaire de la marche sur Rome de Mussolini (Santi 2014 : 34ss). Le Traité de paix de 1947, signé par l'Éthiopie avec l'Italie, prévoyait la restitution des prises de guerre. Malgré la signature par le président Oscar Luigi Scalfaro d'un accord de restitution en 1997 (Ficquet 2004 : 369 ; Santi 2014 : 154ss), ce n'est qu'en 2005 que la stèle « volée » à Aksum fut enfin rendue à l'Éthiopie. Elle fut sectionnée en trois parties, chacune acheminée par transporteur Antonov au cours de trois vols, en avril 2005. Finalement, la stèle n° 2 fut érigée à son emplacement originel⁵⁵ en 2008, sous l'égide de l'UNESCO⁵⁶. La cérémonie inaugurale eut lieu le 5 septembre en présence des hautes autorités politiques et religieuses d'Éthiopie, soit quelques jours avant le Nouvel An éthiopien (11 septembre) et la clôture de l'année des célébrations du Millenium.

Ces événements, qui ont trouvé un écho dans la presse internationale et éthiopienne, dépassent la simple illustration du principe du retour de biens « volés » par les États et vont au-delà de l'alimentation du débat sur le retour des antiquités dans leur pays d'origine. La question identitaire, si elle n'est pas négligeable (Santi 2014 : 220ss), est dépassée par l'enjeu politique et la

53. Fils du roi Salomon d'Israël et de la reine de Saba, il est considéré comme le fondateur de la dynastie salomonienne d'Éthiopie, selon le mythe national du *Kəbrä Nəgāst* (La Gloire des Rois). Il est donc l'ancêtre de Mənilək II (et de tous les souverains « légitimes » d'Éthiopie depuis la période du royaume d'Aksum).

54. Devenu ensuite le siège de la FAO, sur la piazza Porta Capena.

55. Le contexte historique et archéologique de la stèle 2 et sa remise en place est largement développée par SANTI (2014 : 91-248).

56. <<http://whc.unesco.org/en/news/122/>> ; historique en images par le Prof. T. Scovazzi pour l'UNESCO, <http://www.unesco.org/culture/laws/pdf/abstract_scovazzi.pdf>.

réappropriation de la stèle n° 2 d'Aksum, une fois encore, prend la dimension d'un double-discours, adressé à la nation et aux autres nations.

En politique internationale, cette victoire éthiopienne dans un bras de fer de plusieurs décennies marque la place prépondérante qu'entend jouer l'Éthiopie sur le continent, tant politique qu'économique⁵⁷. Les cérémonies de « ré-érection » de la stèle ont lieu précisément à l'époque où l'Éthiopie clôturait le cycle des célébrations de son Millénaire⁵⁸. Le Millénaire éthiopien a été célébré en grande pompe et par de nombreuses manifestations au service du pouvoir (Bach 2013), alors que le gouvernement lançait son programme « Ethiopian Renaissance » ponctué de chantiers colossaux d'infrastructures : barrages pharaoniques dont le Grand Ethiopian Renaissance Dam (Gascon 2015b), périphérique routier d'Addis Abäba, tramway urbain, nouveau chemin de fer Djibouti à Addis Abäba ainsi qu'un siège renouvelé pour l'UA ; un bond en avant pour le « moteur de l'Afrique orientale » (*ibid.* 2015a). Reprenant à son compte le concept de « Renaissance africaine », d'abord défendu par Cheikh Anta Diop (1948) et relancé par le président sud-africain Thabo Mbeki à la conférence de Johannesburg en 1998 (Malegapuru 1999), le régime éthiopien entend conduire le pays sur la voie du développement économique. Des quatre points-clés du programme de « Renaissance africaine » de Mbeki⁵⁹, l'accent éthiopien a clairement été mis sur le dynamisme économique, ainsi que sur le rôle géopolitique joué par le pays, comme gendarme régional, par exemple en Somalie en 2006-2007 (Corten 2007 ; Gascon 2007) et 2011-2012. Le pays est ainsi devenu un « dragon », un « lion » ou une « locomotive » du continent, en plus de s'être imposé comme le champion africain du patrimoine. Non seulement le nombre de ses sites inscrits au Patrimoine de l'UNESCO lui confère la première place du continent, mais l'Éthiopie a su obliger une ancienne puissance colonisatrice au respect d'un traité⁶⁰ et à la restitution d'une œuvre majeure pillée. En cela, le régime éthiopien actuel prolonge aussi la politique panafricaine de l'empereur.

Sur la scène nationale, le message est plus complexe, car il s'inscrit sur plusieurs niveaux. D'un point de vue politique et au premier degré, le rapatriement de la stèle n° 2 d'Aksum, à quelques semaines des élections législatives

57. Politique : son rôle de « gendarme » de la Corne de l'Afrique ; économique : sa croissance qui la fait désigné comme un « dragon » de l'Afrique.

58. L'Éthiopie fonctionne sur un calendrier qui lui est propre, en retrait de 7 à 8 ans sur le calendrier grégorien. Les célébrations du Millénaire éthiopien se sont étalées de septembre 2007 à septembre 2008. Le nouvel an éthiopien a lieu le 11 septembre.

59. Cohésion sociale, démocratie, économie, rôle géopolitique (MALEGAPURU 1999).

60. Il s'agit d'un traité de paix qui fut signé entre l'Italie et l'Éthiopie en 1947 et pas d'une procédure de décolonisation ou d'accès à l'indépendance.

de 2005, a permis à la coalition gouvernementale en place, l'EPRDF⁶¹, de faire passer une image forte et victorieuse. La victoire est à la fois celle d'avoir obtenu le retour d'un symbole et trésor national (rôle fédérateur⁶²), mais aussi de montrer au peuple l'intérêt porté par le pouvoir à la culture nationale éthiopienne (rôle légitimant). C'est ainsi que les stèles d'Aksum sont présentées depuis des décennies et l'EPRDF a, par ailleurs, redonné une place centrale aux marqueurs et symboles impériaux (Bach 2013 : 93). Rapatrier et ré-ériger cette stèle, d'autre part, est aussi la répétition d'un acte fondateur, celui de la nouvelle fondation d'Aksum, à l'aube du *Millenium*, ou plus exactement la consécration du Təgray⁶³ comme *leader* « historique naturel » de l'Éthiopie. L'EPRDF, qui est majoritairement tigréen, apporte ainsi une assise historique à son pouvoir en rappelant que la culture éthiopienne a été fondée à Aksum et en démontrant qu'il est capable de la faire rayonner à nouveau. Dans sa réécriture de l'histoire, outre diminuer le rôle du Šawa et amoindrir le prestige de Mənilək II, les théoriciens du régime éthiopien actuel ont voulu redéfinir le cœur culturel de l'Éthiopie comme étant « l'empire » d'Aksum (Ficquet 2004 : 379 ; Bach 2014 : 2).

L'ambiguïté de l'épisode du retour de la stèle tient particulièrement dans l'appellation de « trésor national »⁶⁴ dédiée au monument, ce qui permet de promouvoir un symbole culturel local (issu du Təgray à l'instar du pouvoir en place) comme représentant l'ensemble de la nation. La construction de l'Éthiopie moderne au XIX^e siècle, dans ses limites actuelles ou presque, a fait se rassembler dans des frontières communes des peuples qui n'avaient pas partagé leur histoire auparavant, ou même qui avaient été jusqu'alors des antagonistes.

Le 16 mai 2017, le gouvernement central éthiopien confirmait l'investissement de deux millions d'euros pour la restauration de la stèle n° 1 d'Aksum, fragilisée par la remise en place de la stèle n° 2⁶⁵. Un tel investissement

61. Ethiopian People's Revolutionary Democratic Front, coalition politique en place actuellement (voir *supra*).

62. Effet de victoire similaire à celui de remporter une coupe du monde, par exemple, rêve auquel l'Éthiopie ne pourrait espérer ; effet de cohésion nationale face à une nation jadis force d'occupation et réputée technologiquement supérieure.

63. Le cœur de la coalition EPRDF, au pouvoir en Éthiopie, est le mouvement TPLF (Tigrean Peoples Liberation Front), maquis jadis opposé au *Dārg*, et dont l'ancrage principal est régional, au Təgray ; c'est précisément au Təgray que se trouve le site d'Aksum.

64. « Many Ethiopians see the obelisk as an important national symbol », communiqué de l'ambassade d'Éthiopie au Royaume-Uni : <[http://www.ethioembassy.org.uk/fact%20file/a-z/Looted%20Treasure/The%20Axum %20Obelisk.htm](http://www.ethioembassy.org.uk/fact%20file/a-z/Looted%20Treasure/The%20Axum%20Obelisk.htm)>.

65. Selon une dépêche de l'agence éthiopienne officielle de presse, <<http://www.ena.gov.et/en/index.php/social/item/3195-aksum-obelisk-to-be-renovated-with-2-million-euros>> (accès le 17 mai 2017).

souligne, au moment le plus présent, l'importance symbolique revêtue par le monument.

Après plus d'un siècle d'une destinée commune, partagée par ces diverses cultures, Aksum s'est imposé comme une déclinaison éthiopienne du paradigme fédérateur « nos ancêtres les Gaulois ». La silhouette des stèles d'Aksum est descendue dans la rue où elle a été l'objet d'une réappropriation populaire. Ce réinvestissement se traduit par les nombreux objets produits de l'artisanat local intégrant le motif de la stèle d'Aksum, qu'il s'agisse de dossiers de chaises ou de façades d'hôtels (voir *supra*). Elle apparaît souvent, diffuse ou nimbée d'une brume, dans des peintures d'artistes contemporains ; sa présence sur une affiche en Éthiopie ou en diaspora, même stylisée, suffit à désigner, par synecdoque, l'Éthiopie entière⁶⁶.

Les stèles d'Aksum furent de toutes les aventures politiques depuis le xx^e siècle, traversant les divers régimes qui ont contrôlé la destinée de l'Éthiopie : impérial, révolutionnaire et fédéral ethnico-linguistique actuel. C'est dire à quel point son rôle d'icône, d'abord tenté par le *ras* Tāfāri à la veille de son couronnement impérial (1930), fut important et mué en un véritable symbole national.

Le profil caractéristique des stèles décorées d'Aksum s'est vu imposé comme l'image de la nation, tant sur la scène nationale que dans le concert international. Cette fonction, qui lui fut dévolue par le régime impérial, fit long feu et le monument antique du Nord éthiopien continue de représenter le pays à l'étranger après avoir été oublié pendant la durée du régime militaro-marxiste (1974-1991). Cette période de rupture dans l'emploi de l'icône de la stèle faisait usage d'une rhétorique, nouvelle pour le pays, inspirée des manifestations organisées en URSS et dans ses satellites. Sous les coups de la répression envers le régime « féodal » et « bourgeois » représenté par Haylā-Səllase, ses symboles furent déconsidérés et abandonnés. Malgré la décentralisation nationale, illustrant de cette manière la récupération de codes impériaux dans sa politique de construction nationale, le régime fédéral de l'EPRDF fait remonter l'image de la stèle à la surface. Cela est illustré, en particulier, par le pavillon présenté par l'Éthiopie à l'Exposition universelle d'Hanovre en 2000 et, surtout, par le retour de la stèle n° 2 d'Italie en Éthiopie en 2005 et sa remise en place à Aksum en 2008. L'investissement de deux millions

66. Voir le logo de l'association PACEF, par exemple sur : <<http://pacefnet.free.fr/pacef/BIENVENUE.html>>.

d'euros par le gouvernement éthiopien pour la restauration de la stèle n° 1 n'est qu'une ultime confirmation. Ainsi, érigée *de facto* au rang de symbole national, l'icône eut à illustrer et à défendre la souveraineté éthiopienne ou la légitimité du pouvoir, et à assurer la cohésion nationale.

Centre de Recherches Europes-Eurasie (CREE), INALCO-USPC, Paris.

BIBLIOGRAPHIE⁶⁷

ANDRIEUX EA J.-Y., 2006, *Idée Nationale et Architecture en Europe, 1860-1919 : Finlande, Hongrie, Roumanie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Asfa-Wossen Assefate, 2015, *King of Kings. The Triumph and Tragedy of Emperor Haile Selassie I of Ethiopia*, London, Haus Publishing.

AZAÏS R. P. & CHAMBARD R., 1931, *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie : province de Harar et Éthiopie méridionale*, Paris, Paul Geuthner.

BABELON J.-P. & CHASTEL A., 1994, *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Levi.

BACH J.-N., 2013, « Compromising with Ethiopianness after 1991 : The Ethiopian Festival of the Millenium (September 2007-September 2008) », *Northeast African Studies*, 13 (2) : 93-122.

— 2014, « EPRDF's Nation-Building. Tinkering with Convictions and Pragmatism », *Cadernos de Estudos Africanos*, 27, <<http://cea.revues.org/1501>>.

Bahru Zewde, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia. The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*, Oxford, James Currey.

BENT J. T., 1896, *The Sacred City of the Ethiopians*, London-New York, Longmans.

BEYLOT R., 2008, *La gloire des rois ou l'histoire de Salomon et de la reine de Saba*, Belgique, Brepols.

BOUREAU A. & INGERFLOM C. S. (DIR.), 1992, *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, Paris, Éditions de l'EHESS.

BRUCE J., 1790, *Travels to Discover the Sources of the Nile in the Years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 and 1773*, 5 vols, London, Robinson & Paternoster-Row.

67. Pour les auteurs éthiopiens, le prénom est le référent dans le classement alphabétique et le second élément du nom est le prénom du père. Les noms de famille n'existant pas, nous ne faisons pas usage de lettres en capitales pour ces auteurs.

- BURRELL G., 2013, *Styles of Organizing. The Will to Form*, Oxford, OUP.
- CAQUOT A., 1957, « La royauté sacrée en Éthiopie », *Annales d'Éthiopie*, 2 : 205-218.
- CAMPBELL I., 2017, *The Addis Ababa Massacre. Italy's National Shame*, London, Hurst Publishers.
- CARRÉ DE MALBERG R., 2003 [1920], *Contribution à la théorie générale de l'État*, Paris, Librairie de la Société du Recueil Sirey.
- CAULK R., 2002, « *Between the Jaws of Huenas* ». *A Diplomatic History of Ethiopia (1876-1896)*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- CHEVALLIER F., 2011, « Patrimoine et identité dans la construction de la nation finlandaise au XIX^e siècle », in J.-Y. ANDRIEU (dir.), *Patrimoine. Sources et paradoxes de l'identité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes : 53-69.
- COLIN G., 2002, *La gloire des rois (Kebra Nagast). Épopée nationale de l'Éthiopie*, Genève, Patrick Cramer éditeur.
- CORTEN O., 2007, « La licéité douteuse de l'intervention militaire éthiopienne en Somalie et ses implications sur l'argument de l'«intervention consentie» », *Revue Générale de Droit International Privé*, 3 : 513-537.
- COULBEAUX J.-B., 1929, *Histoire politique et religieuse d'Abyssinie*, 3 vols, Paris, Paul Geuthner.
- COUSIN V., 1836, *Du vrai, du beau, du bien*, Paris, Didier libraire-éditeur.
- D'ONOFRIO C., 1965, *Gli obelischi di Roma*, Roma, Bulzoni (rééditions 1967, 1992).
- DEL BOCA A., 1982, *Gli italiani in Africa Orientale. Vol. 3, La caduta dell'Impero*, Roma, Laterza.
- DEMEULENAERE-DOUYÈRE C., 2014, « Entre archéologie savante, intention politique et divertissement grand public : la révélation du Mexique ancien dans les expositions universelles parisiennes (1867-1889) », in C. DEMEULENAERE-DOUYÈRE & L. HILAIRE-PÉREZ (dir.), *Les expositions universelles. Les identités au défi de la modernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes : 115-128.
- DIOP A. C., 1948, « Quand pourra-t-on parler d'une Renaissance Africaine ? », *Le Musée Vivant*, 36-37, novembre : 57-65.
- ÉPRON J.-P., 1997, *Comprendre l'éclectisme*, Paris, Institut français d'Architecture, Norma Éditions.
- FICQUET É., 2004, « La stèle éthiopienne de Rome », *Cahiers d'Études africaines*, XLIV (1-2), 173-174 : 369-385.

- FICQUET É & SMIDT W. G. C. (EDS.), 2014, *The Life and Times of Lij Iyasu of Ethiopia. New Insights*, Zürich, Lit Verlag.
- FULLER M., 2007, *Moderns Abroad. Architecture, Cities and Italian Imperialism*, London-New York, Routledge.
- GASCON A., 1995, *La Grande Éthiopie, une utopie africaine*, Paris, CNRS Éditions.
- 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- 2007, « L'intervention éthiopienne en Somalie : la croix contre le croissant ? », *Outre-Terre*, 3 (20) : 447-463.
- 2015a, « L'Éthiopie des "15 Glorieuses", moteur de l'Afrique orientale », *Afrique Contemporaine*, 253 : 37-51.
- 2015b, « Hydroélectricité, pouvoirs et frontières : un GAP pour l'Éthiopie ? », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 2 : 141-153.
- GIRARDET R., 1986, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil.
- Haile Gabriel Dagne, 1987, « The Establishment of Churches in Addis-Abeba », in Ahmed Zekaria, Bahru Zewde, Taddese Beyene (eds.), *Proceedings of the International Symposium on the centenary of Addis-Abeba*, Addis-Abeba, Institute of Ethiopian Studies: 57-78.
- Haylä-Səllase, 1976, *The Autobiography of Emperor Haile Sellassie I. « My Life and Ethiopia's Progress 1892-1937 »*, Oxford (trans., ed. E. Ullendorff), OUP.
- HILAIRE-PÉRÈZ L., 2014, « Introduction. Les identités à l'épreuve de la modernité dans les expositions universelles aux XIX^e et XX^e siècles », in C. DEMEULENAERE-DOUYÈRE & L. HILAIRE-PÉRÈZ (dir.), *Les expositions universelles. Les identités au défi de la modernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes : 7-26.
- HIRSCH B. & FAUVELLE-AYMAR F.-X., 2001 « Aksum après Aksum. Royauté, archéologie et herméneutique chrétienne de Ménélik II (r. 1865-1913) à Zära Yaqob (r. 1434-1468) », *Annales d'Éthiopie*, 17 : 59-109.
- HÜBSCH H., 1828, *In welchem Style sollen wir bauen*, Karlsruhe, Müller.
- KAMMERER A., 1926, *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie*, Paris, Paul Geuthner.
- Kebbedé Mikaël & LECLANT J., 1955, « La section d'Archéologie (1952-1955) », *Annales d'Éthiopie*, 1 : 1-8.
- LEJNIEKS J., 1997, « Lettische Architektur von 1934 bis 1940 », in B. HÄRTEL & B. LICHTNAU BERNFRIED (eds.), *Architektur und bildende Kunst von 1933 bis 1945*, Frankfurt, Peter Lang : 189-197.
- LITTMANN E., 1913, *Deutsche Aksum-Expedition*, 4 vols, Berlin, Georg Reimer.

- MALEGAPURU W. M., 1999, *African Renaissance : The New Struggle*, Préface de T. Mbeki, Johannesburg, Tafelberg Publishers.
- MARCUS H., 1995 [1975], *The Life and Times of Menelik II. Ethiopia 1844-1913*, Lawrenceville NJ, Red Sea Press.
- MICHEL C., 1900, *Vers Fachoda. À la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, Paris, Plon.
- OSTERHAMMEL J., 2014, *The Transformation of the World. A Global History of the Nineteenth Century*, Princeton-Oxford (Première édition en allemand, *Die Verwandlung der Welt*, 2009).
- PANKHURST R., 1987, « Development in Addis Ababa during the Italian Fascist Occupation (1936-1941) », in A. ZEKARIA, B. ZEWEDE, T. BEYENE (eds.), *Proceedings of the International Symposium on the centenary of Addis-Abeba*, Addis-Abeba, Institute of Ethiopian Studies : 119-141.
- 1999, « Ethiopia, the Aksum Obelisk, and the Return of Africa's Cultural Heritage », *African Affairs*, 98 (391), April : 229-239.
- POPESCU C., 2004, *Le style national roumain. Construire une nation à travers l'architecture*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- DE RACHEWILTZ B. & PARTINI A. M., 1999, *Roma Egizia. Culti, templi e divinità egizie nella Roma imperiale*, Roma, Edizioni Mediterranee.
- RAFFRAY A., 1876, *Abyssinie*, Paris, Plon.
- RAPELLI P., 2005, *Symboles du pouvoir*, Paris, Hazan.
- RENARD T., 2012, *Architecture et figures identitaires de l'Italie unifiée (1861-1921)*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris IV.
- ROSEN F., 1907, *Eine deutsche Gesandtschaft in Abessinien*, Leipzig, Von Veit.
- ROSENBERG E. S. (ED.), 2012, *A World Connecting 1870-1945*, Cambridge Mass, Belknap Press of Harvard University.
- RUBENSON S., 1964, *Wichale XVII. The Attempt to Establish a Protectorate over Ethiopia*, Addis Abeba, HS I University.
- SANTI M., 2014, *La stele di Axum da bottino di guerra a patrimoni dell'umanità. Una storia italiana*, Milano, Udine.
- SBACCHI A., 1997, *Legacy of Bitterness. Ethiopia and Fascist Italy, 1935-1941*, Lawrenceville NJ, Red Sea Press.
- SOHIER E., 2011, *Portraits controversés d'un prince éthiopien. Iyasu 1897-1935*, s. l., L'Archange Minotaure.

— 2013, « Addis-Abeba et le couronnement de Hayla Sellase. Mise en scène d'une ville, réinvention d'une cérémonie », *Annales d'Éthiopie*, 28 : 177-202.

SCHWARZENBERGER G., 1949, « La souveraineté nationale. Idéologie et réalité », *Politique étrangère*, 2 : 127-138.

Taddesse Beyene, Taddesse Tamrat & PANKHURST R. (EDS.), 1988, *The Centenary of Dogali. Proceedings of the International Symposium, Addis Ababa, January 24-25 1987*, Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies Addis Ababa University.

TER MINASSIAN T., 2009, « Architecture et patrimoine à Erevan. De l'identité nationale à "l'héritage" soviétique ? », *Histoire urbaine*, 2 (25) : 15-48.

THIESSE A.-M., 1999, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil.

VERHELST T., 1994, *Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité*, Paris, Fondation pour le Progrès de l'Homme.

ZERVOS A., 1936, *L'empire d'Éthiopie. Le miroir de l'Éthiopie moderne 1906-1935*, Athènes, s. é.

RÉSUMÉ

Le patrimoine archéologique éthiopien est important par son ancienneté et son volume. Il est connu et scientifiquement étudié de longue date. Parmi les artefacts et monuments du passé, les stèles d'Aksum sont certainement celles qui ont le plus retenu l'intérêt des pouvoirs publics éthiopiens, selon des modalités et des enjeux qui varièrent avec le contexte politique — national et international — et la nature des régimes. De la mission allemande de 1906 (DAE) suscitée par l'empereur Mənilək II à leur intégration dans des monuments historicistes constituant l'embryon d'un style national, les stèles d'Aksum ont acquis le statut de figure héraldique, voire de symbole de la nation. Elles ont décoré les pavillons de l'Éthiopie aux Expositions universelles et illustré les billets de banque. Lors des événements les plus importants, elles réapparaissent, sortie de la nuit des temps éthiopiens. Seul le régime militaro-marxiste du *Därg* ne fit pas recours à son image. Cet article se propose de retracer les usages qui ont été fait des stèles d'Aksum, en tant qu'icône, dans la construction nationale éthiopienne et de s'intéresser à son rôle politique, depuis 1906 (date des premières recherches archéologiques) à 2008, date du retour à Aksum de la stèle installée à Rome en 1936 après un long bras de fer diplomatique.

Mots-clés : Addis Abāba, Addis Abeba, Aksum, Éthiopie, Haylä-Səllase, Täfäri, construction nationale, historicisme, identité nation, style national.

ABSTRACT

The Aksum Stelae: Towards the Creation of a National Ethiopian Symbol. — Ethiopian archeological heritage is important due to its antiquity and sheer volume, having been known and scientifically studied for many years. Among the artifacts and monuments of the past, the Aksum stelae are certainly those which have most interested Ethiopia's public powers in various ways over time as per issues in the political—national and international—context, as well as according to the nature of the regimes in power. From the German archaeological expedition to Aksum (DAE, 1906), encouraged by Menelik II, to the inclusion of obelisks into historicist monuments constituting the embryo of a national style, the Aksum stelae have acquired the stature of a heraldic figure, the symbol of the nation. They have decorated the Ethiopian pavillons at World Fairs and appeared on bank notes. They reappear, during the most important events, out of the deep past of Ethiopia. Only the military Marxist regime, the Derg, avoided using the image of the obelisks. This article retraces the uses made of the Aksum stelae as an icon in the construction of the Ethiopian national identity and concerns itself with the political role, from 1906 to 2008, date of the re-erection of an Aksum obelisk (Stelae n°2), which Mussolini had taken to Rome in 1937, in its original location, after a long, diplomatic struggle.

Keywords: Addis Abeba, Aksum, Ethiopia, Haile Selassie, Tafari, historicism, nation building, national identity, national style.

FIG.1. — VUE PARTIELLE DU CHAMP DES STÈLES D'AKSUM :
STÈLE N° 3 (HAUBANÉE) AU CENTRE ET STÈLE 2 (REVENUE DE ROME) À GAUCHE

Photographie : S. Dewel, 2016.

FIG. 2. — LE COURONNEMENT IMPÉRIAL (1930) :

- (A) L'EMPEREUR HAYLĀ-SĔLLASE I^{ER} TENANT SCEPTRE ET ORBE ;
 (B) LE DÉVOILEMENT DE LA STATUE ÉQUESTRE DE MĒNILĀK, LE 1^{ER} NOVEMBRE

◀ (a) Photographie du studio Chantre à Addis Abāba, détail, coll. S. Dewel.

▲ (b) Photographie, détail, auteur inconnu, coll. S. Dewel.

FIG. 3. — AUTOUR D'AKSUM : (A) LA STÈLE N° 2 D'AKSUM ;
 (B) LA TOUR DE L'HORLOGE D'ADDIS ABĀBA ÉDIFIÉE EN 1930 ;
 (C) LE MONUMENT DE LA TRINITÉ

(a)

(b)

(c)

▲ (a) Photo S. Dewel, 2016 ; (b) carte postale, éditeur et photographe inconnus, coll. S. Dewel ;
 (c) Carte postale éditée par « Giannopoulos Addis », coll. S. Dewel.

FIG. 4. — AUTOUR DE LALIBĀLA. (A) ENTRÉE DU PALAIS DE GÄNNĀTĀ LE'UL ;
(B) BETĀ AMANUEL, LALIBĀLA

(a) Carte postale, photo de Georges Talanos, coll. S. Dewel.

(b) Photographie S. Dewel, 2016.

FIG. 5. — (A) LA STATUE DU LION DE JUDA À SON EMPLACEMENT INITIAL EN FACE DE LA GARE QUE L'ON DEVINE EN COURS D'ACHÈVEMENT ET, À DROITE (B), APRÈS SON INSTALLATION À ROME OÙ IL SEMBLE AVOIR ÉTÉ DÉPOSÉ EN OFFRANDE AUX COMBATTANTS TOMBÉS ET DONT LES NOMS FIGURENT SUR LES PLAQUES DE BRONZE

▲ (a) « Photo-Hrant Addis-Abeba », v. 1929, coll. SD ;

(b) Carte postale, 1939, coll. SD. ▲

FIG. 6. — LE MONUMENT DE LA LIBERTÉ

◀ Carte postale de Georges Talanos, coll. S. Dewel.

FIG. 7. — « EXPO 67 », PAVILLON DE L'ÉTHIOPIE À MONTRÉAL

Photographie, auteur inconnu, coll. S. Dewel.

FIG. 8 — HAYLÄ-SELLASE I^{ER} ET U THANT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DES NATIONS UNIES, LE 8 OCTOBRE 1963

Photographie, auteur inconnu,
Associated Press, coll. S. Dewel.

FIG. 9 — PAVILLON DE L'ÉTHIOPIE À L'EXPO 2000

Photographie ArtLabStudio.

FIG. 10 — BILLETS DE BANQUE ÉTHIOPIENS (1961, 1966, 1976, 2004)

▲ 1961

▲ 1966

▲ 1976

▲ 2004

FIG. 11. — TIMBRES DES POSTES ÉTHIOPIENNES ÉMIS EN 1998 ET CÉLÉBRANT L'ACCORD ITALO-ÉTHIOPIEN SIGNÉ EN 1997, GARANTISSANT LA RESTITUTION DE LA STÈLE 2 D'AKSUM

FIG. 12. — ARTISANAT POPULAIRE SUR UN TROTTOIR D'ADDIS ABĀBA

Photographie de S. Genene « Aboutaddisababa », 2013.